

Tu rêves, mon petit ?

Je me suis réveillé en sursaut, ce matin-là, enlevé de mon sommeil par la sonnerie de mon téléphone portable, si brutalement que mon esprit devait lutter pour se défaire du rêve, ou plutôt du cauchemar dans lequel il était plongé. La dernière image que j'en avais était accablante : je me voyais de haut, dans mon appartement, recroquevillé dans le fauteuil de mon salon, la tête inclinée reposant dans mes mains trempées de larmes. Par terre à côté de moi, l'écran fissuré de mon téléphone por-table s'illuminait parfois plus ou moins brièvement pour afficher un appel ou un message, comme un vieux néon dysfonctionnel tentant vainement de combattre l'obscurité. Un peu plus loin, mes chaus-sures et chaussettes jonchaient le sol, éparpillées comme des cadavres sur un champ de bataille. Une cigarette à demi éteinte dans le cendrier partageait la table basse avec mes clés, une bière à moitié entamée et une pizza froide. S'il n'y avait eu personne dans le fauteuil, j'aurais juré que l'occupant avait dû quitter les lieux en hâte, à cause d'une guerre ou d'une autre urgence.

Pourquoi étions-nous, mon appartement et moi, dans cet état ? J'étais incapable de m'en sou-venir. J'ai redressé lentement mon corps courbaturé en soupirant et ai cligné plusieurs fois des yeux tout en secouant la tête pour chasser cette vision. Rien à faire, l'énorme tristesse qui m'avait envahi dans mon rêve refusait de me quitter. Pourtant, la journée s'annonçait magnifique. Le soleil, déjà haut, réchauffait l'atmosphère avec douceur et les quelques nuages présents dans le ciel semblaient n'être là que pour souligner le bleu immaculé dans lequel ils nageaient gaiement. La rue sous la fenêtre four-millait déjà de piétons affairés et de voitures vrombissantes. La vie dans toute sa splendeur. Même mon chat, qui affale habituellement sa graisse juste à côté de sa gamelle toute la journée, se baladait nonchalamment dans l'appartement, sa queue ondulant joyeusement derrière lui. Pourquoi-donc res-tais-je, moi, triste au milieu de ce bain de joie ?

Quinze minutes d'une douche brûlante n'ont pas beaucoup aidé. Je me suis, au contraire, sur-pris à relâcher quelques larmes au milieu de l'eau qui coulait déjà sur mon visage. Le café serré, agis-sant d'ordinaire comme un coup de fouet lorsque je rechigne à m'éveiller, n'a pas non plus fait grand-chose. Alors je me suis dit que j'allais me faire une tartine beurre et cacao, comme celles que me faisait ma grand-mère pour le goûter quand j'étais petit. Les goûters de mon enfance m'ont toujours été d'un grand réconfort. Mais l'effet à été inverse. Chaque bouchée de ces tartines, au lieu de m'apporter de la douceur, était pleine d'amertume et déclenchait en moi une nouvelle explosion de tristesse, jusqu'à même rendre difficile la mastication. Qu'avais-je donc bien pu rêver pour finir dans cet état ?

La réponse m'a frappé dans la voiture, lorsque le vibreur de mon téléphone a retenti. Dans mon esprit s'est déclenché un mécanisme de retour en arrière, comme celui du lecteur de cassettes vidéo poussiéreux qui trônait sous la vieille télévision de mes grands-parents. Mon rêve s'est alors rembobiné en marche rapide et j'ai tout revu, tout compris. Ont défilé tour à tour l'image de désolation que j'avais depuis le réveil, mon téléphone se relevant de sa chute pour retourner dans ma main, ma main recollant mon téléphone à mon oreille, un flot de larmes remontant dans mes yeux, un visage tiraillé entre surprise, colère et tristesse, comme en proie à un orage de sentiments, puis le retour au début de l'orage, où seule la surprise se lit sur le visage et, enfin, au cours d'une conversation saccadée, la réponse dans un simple mot prononcé avec résignation par mon interlocuteur : « mamie ». Essuyant une larme qu'avaient su me tirer ces images, j'ai ri. Tout s'expliquait : j'avais rêvé que l'on m'annonçait la mort de ma grand-mère bien-aimée, ce qui avait provoqué toute cette tristesse incompréhensible à mon réveil. Les tartines de beurre et cacao, goûter de toujours préparé par elle, n'avaient évidemment pas aidé. Je me suis senti soulagé pendant quelques instants, sans savoir exactement pourquoi, comme si le fait d'avoir trouvé le sens de cette tristesse étrange la rendait moins lourde, plus supportable et, au fond, risible. J'ai pensé que les sentiments, telles les personnes, nécessitaient d'être connus, appri-voisés, avant que l'on puisse s'en moquer ouvertement.

Mon rêve s'est rappelé brutalement à moi vers onze heures. J'étais en train de finir d'écrire un rapport pour préparer un cours, ce qui avait eu pour effet de faire sortir mon début de matinée de ma tête, lorsque le mot « prémonitoire » est apparu dans mon esprit. J'ai d'abord tenté de le chasser de ma tête en redoublant de concentration dans l'écriture de mon rapport, en vain. J'ai repris un café, écouté de la musique... rien à faire. Je me suis battu comme ça pendant au moins trois quarts d'heures avant que le questionnement qui avait germé dans ma cervelle ne devienne trop fort. Était-ce un rêve prémonitoire ? L'idée me paraissait autant stupide qu'insistante. J'ai eu beau m'expliquer rationnellement que les rêves prémonitoires n'existent pas, l'inquiétude a commencé à croître dans mon esprit. On dit que les chiens ressentent la mort, pourquoi cela ne s'appliquerait-il pas aux humains ? Et si ma grand-mère était morte cette nuit, sans que personne ne s'en rende compte ? Elle ne sortait plus beaucoup et n'était pas une grande adepte du téléphone. Combien de jours faudrait-il avant que de la famille, un voisin, ne s'inquiète ? J'ai fini par capituler et décider que je passerais la voir durant mon temps de pause déjeuner, ne serait-ce que pour calmer ma conscience.

C'est avec un grand sourire que Mamie m'a ouvert la porte de sa Véranda. Une douce odeur de nostalgie, mélange de confitures en cuisson, d'un hypothétique gratin au four et d'un soupçon de renfermé, juste ce qu'il faut, s'en est échappée. « Je ne t'attendais pas, mon petit ». Elle m'a toujours appelé « mon petit ». J'ai souri. Mon étrange rêve prémonitoire ne s'était pas réalisé. Mamie était là, debout dans son éternel tablier, son visage fin, ridé avec élégance et souriant comme à son habitude. Elle était bien vivante. J'avais eu beau chercher à m'en convaincre depuis l'arrivée de mes pensées funèbres, je n'en étais pas moins soulagé. Je ne sais pas combien de secondes je suis resté comme ça, à profiter de mon erreur onirique, mais elles ont suffi pour qu'elle me regarde d'un drôle d'air en m'invitant à rentrer. « Alors, tu rêves, mon petit ? ». Dans le salon crépitait gracieusement un feu de bois de ceux qui, bien plus que réchauffer la pièce, savent réchauffer les cœurs. « Tu as de la chance, je prévoyais de manger mon gratin de choux-fleurs en plusieurs fois, il y aura donc une part pour toi ». Je me suis automatiquement mis à dresser la table, réflexe acquis depuis petit. Les dessous de plat à droite de la plaque de cuisson. Les couverts dans le premier tiroir, à gauche en entrant dans la cuisine. Les assiettes ornées de roses pâles dans le placard en face de la petite table. Les serviettes juste en-dessous. Les verres dans le même placard, tout en haut à gauche. Sur l'étagère inférieure, l'éternelle boîte à pain en plastique et, dedans, coupée en deux pour que ça rentre, la baguette achetée au boulanger d'à côté le matin même.

Le repas a commencé sans un mot. Le gratin de choux-fleurs était savoureux et ramenait en moi, comme toujours, le petit enfant qui passait ses mercredi après-midi chez sa grand-mère. En fond, le journal télévisé de treize heures récapitulait les tristes nouvelles de la guerre en Ukraine, interrompu de temps à autre par le cliquetis d'une fourchette rencontrant le fond de l'assiette. Puis on en a parlé. De son nouveau dentiste, aussi. De mes études et incertitudes, encore. De choses et d'autres en somme. Je redressais la tête parfois pour la regarder et je souriais, un peu bêtement, comme si elle avait été otage pendant plusieurs années et que je venais de la retrouver. Comme si mon rêve étrange m'avait fait me rendre compte qu'elle n'était pas éternelle, qu'elle pouvait disparaître, s'évanouir à tout moment et qu'il fallait donc profiter de chaque instant qui s'offrait à nous. Y pensait-elle, à chaque fois qu'elle me voyait ? Était-ce là, comme une épée de Damoclès dans son esprit, à chaque fois que je la quittais ? Elle s'est aperçue de mon regard en versant un soupçon de lait dans sa tasse de café à peine réchauffée au micro-onde. « Tu rêves encore, mon petit ? ». Je lui ai répondu en secouant légèrement ma tête, comme pour me réveiller. Elle a ri mais n'a pas pour autant lâché l'affaire. « Tu as encore plus la tête dans les nuages que d'ordinaire. Quelque chose te tracasse ? ». J'ai bafouillé une excuse sur ma fatigue sans réussir à la convaincre. Alors je lui ai raconté ma matinée, l'étrange réveil ayant suivi l'étrange rêve, la peur qu'il soit prémonitoire et, au fond, la peur de la perdre. Elle m'a écouté patiemment, sans m'interrompre, un léger sourire au coin des lèvres. Un court moment de silence a suivi mon dernier mot. Son regard était fixe, son sourire aussi. Je ne saurais dire si elle réfléchissait à ce qu'elle allait dire ou si elle tentait simplement de s'empêcher de verser une larme. Peut-

être était-ce un peu des deux ? Elle a respiré profondément. « Tu sais, mon petit, je l'ai déjà dit plusieurs fois, mamie ne sera pas toujours là. C'est bien que tu en prennes conscience. Mais ça ne doit pas te faire peur. Tu es grand, maintenant, tu t'en sortiras. Et puis, je sais où je vais. » Elle a levé lentement les yeux vers le plafond et son sourire s'est fait plus marqué. Je lui ai répondu que ça ne l'empêchait pas de rester vivante encore longtemps. « Mais oui, ne t'inquiète pas, je ne suis pas pressée. Dis-moi, il reste de la compote, tu en veux encore ? ». La nourriture a toujours été sa manière de changer de sujet. J'ai posé ma main sur mon ventre pour lui montrer que je n'avais plus de place. Elle s'est levée et s'est dirigée vers la cuisine. « Tu vas bien emporter un peu de la compote de Mamie chez toi, quand même. Je l'ai faite ce matin. ». Elle a fouillé longuement dans un tiroir dont elle a sorti un bocal en verre qu'elle a aussitôt rempli.

« Bon, eh bien mon petit, reviens me voir quand tu veux, hein. Mange bien ta compote et n'oublie pas de me ramener mon bocal, hein ! ». Je me suis dirigé vers la voiture. Elle m'a salué de la main, debout dans l'encadrement de la porte de la véranda, me suivant du regard alors que je disparaissais de sa vue.

Je conduisais tranquillement lorsque mon téléphone a commencé à vibrer. Je l'ai ignoré dans un premier temps, me concentrant sur ma conduite. Et puis il a recommencé, un peu plus fort, sans que je ne le regarde. Et puis il a vibré une fois de plus, et encore une fois, et encore et encore, à chaque fois plus fort, jusqu'à ce que le son ne finisse par devenir insupportable. J'ai voulu me pencher pour l'attraper et le mettre en silencieux lorsque, d'un coup, la voiture a fait une embardée. Ma vue s'est brouillée et tout s'est mis à fonctionner au ralenti, comme si j'étais sur la lune, jusqu'à ce que je n'entende plus rien d'autre que le son de mon téléphone qui vibrait. Et puis je me suis réveillé. Je n'ai pas compris tout de suite ce qui se passait. Mon corps était courbaturé. J'avais faim. Je me suis redressé douloureusement dans le siège et ai ouvert difficilement mes yeux pour regarder autour de moi. J'étais affalé dans le fauteuil de mon salon. Sur la table basse, une cigarette éteinte dans mon cendrier, une bière qui ne pétillait plus et une pizza froide faisaient monter ensemble un mélange d'odeur désagréable. Sur le sol gisaient mon téléphone, mes chaussures et mes chaussettes. Dehors, un manteau de gris cachait le ciel et faisait tomber une pluie insidieuse sur la rue déserte, dans une atmosphère oppressante. Mon esprit, encore embrouillé de sommeil, peinait à comprendre ce qu'il se passait. Je me suis penché tant bien que mal pour attraper mon téléphone portable qui continuait de vibrer, souffrant à chaque geste des courbatures dues à la nuit passée sur le fauteuil. L'écran s'est allumé sur des dizaines de messages finissant tous par le même mot : « condoléances ». Je me suis levé, me suis dirigé vers le réfrigérateur, en ai sorti un petit bocal en verre et ai mangé, pour la dernière fois, de la compote de ma grand-mère.